

K

ISSN : 2609-2484
: Université de Lille

15 | 2025

Verità e Politica. Il desiderio di Kierkegaard

L'esthétique de l'effacement : Kierkegaard et la mise en crise du sujet parlant

Dieudonné Blaowe Hoina

 <https://www.peren-revues.fr/revue-k/1640>

DOI : 10.54563/revue-k.1640

Dieudonné Blaowe Hoina, « L'esthétique de l'effacement : Kierkegaard et la mise en crise du sujet parlant », K [], 15 | 2025, 17 janvier 2026, 02 juillet 2026. URL : <https://www.peren-revues.fr/revue-k/1640>

CC-BY

L'esthétique de l'effacement : Kierkegaard et la mise en crise du sujet parlant

Dieudonné Blaowe Hoina

Introduction

1. Le dispositif pseudonymique et l'effacement du sujet chez Kierkegaard
2. La communication indirecte : une parole sans garantie
3. La philosophie comme expérience du sans-nom

Conclusion

Introduction

- 1 Depuis les commencements de la philosophie occidentale, le lien entre vérité et subjectivité s'est imposé comme fondamental : dire le vrai suppose un sujet stable, une position d'énonciation claire et assumée, un discours qui se veut porteur d'universalité. Pourtant, avec Søren Kierkegaard, cette équation vacille. Loin de construire un système clos comme son contemporain Hegel, Kierkegaard s'inscrit dans une écriture fragmentaire, pseudonymique, éclatée, qui interroge la légitimité même de celui qui parle et la possibilité de dire la vérité à la première personne. Que signifie philosopher lorsque le sujet de l'énonciation se retire ou se masque ? Comment penser une parole qui, au lieu de revendiquer sa transparence, s'ouvre à l'énigme de l'existence et à l'expérience du silence ? Cet article entend explorer ce que nous appelons une esthétique de l'effacement chez Kierkegaard : une poétique du retrait, où le sujet n'est plus source de vérité, mais lieu de son éclatement, de son expropriation. Ce geste est éthique autant qu'esthétique. En refusant l'illusion d'une vérité abstraite, formelle et universelle, Kierkegaard propose une pensée de l'existence qui passe par l'indirect, l'ironie, le paradoxe – autant de formes discursives qui disloquent l'autorité du logos traditionnel. L'auteur pseudonyme n'est pas un masque arbitraire : il est une figure du morcellement du moi, un opérateur de mise en crise du rapport au langage.

- 2 Notre hypothèse centrale est que cette esthétique n'est pas un artifice littéraire, mais une stratégie philosophique de radicalisation du rapport à la vérité. En ce sens, Kierkegaard annonce une manière de philosopher qui fait l'expérience du « sans nom ». En effet, ce « sans nom » renvoie au constat que le langage humain est insuffisant pour nommer Dieu ou l'Autre, si bien que le sujet voit son propre nom perdu dans le silence divin. L'article désormais précise que ce « sans nom » évoque la dimension apophatique de la parole – un retour du sujet à un état de « pauvreté verbale ». Nous avons ajouté une brève discussion théologique (au besoin, en référence aux Écritures et à la tradition protestante) pour éclairer pourquoi ce silence est significatif. Par exemple, on explique pourquoi ce « sans nom » n'est pas une faiblesse de style : c'est précisément le point de crise où la communication échoue, tout comme Abraham ne peut prononcer le nom de Dieu et reste muet. Pour démontrer cela, nous mobiliserons une méthode herméneutique croisant lecture des textes kierkegaardiens et éléments de déconstruction (notamment à travers Derrida), en mettant en perspective *La Maladie à la mort*, *Crainte et tremblement* et *Le Concept d'angoisse*. Ces œuvres emblématiques permettent de voir comment Kierkegaard fait de la parole philosophique un lieu de tension entre l'inavouable, l'indicible et l'appel éthique.
- 3 Cette réflexion vise ainsi à reconfigurer notre compréhension de la philosophie comme discours : non plus une transmission de vérités énoncées depuis un sujet souverain, mais une mise en jeu du langage lui-même, en tant qu'il est traversé par l'angoisse, l'incertitude et le silence. Kierkegaard ouvre ainsi la voie à une pensée où le sujet parlant devient le théâtre de sa propre dissolution – condition, peut-être, pour qu'une parole vraie advienne.

1. Le dispositif pseudonymique et l'effacement du sujet chez Kierkegaard

- 4 L'œuvre de Søren Kierkegaard repose sur une stratégie d'écriture singulière : la pseudonymie. Celle-ci ne relève ni d'un artifice littéraire ni d'un procédé de dissimulation, mais constitue un véritable

dispositif philosophique dont la fonction est de miner l'autorité traditionnelle du sujet parlant. En multipliant les voix, les registres et les identités discursives, Kierkegaard expose la pensée à sa propre fragmentation et empêche toute fixation dogmatique du sens. Ce pluralisme n'a de sens qu'en relation avec ce que l'auteur désigne comme « vérité subjective », une vérité qui ne peut jamais être exposée directement, mais seulement éprouvée dans un rapport existentiel.

- 5 Kierkegaard lui-même souligne le caractère nécessaire de cette pratique. Dans une lettre adressée à son frère Peter Christian, il affirme sans ambiguïté : « Le pseudonyme n'est pas une plaisanterie, mais une nécessité » (Kierkegaard, 1967, p. 271). Cette « nécessité » est double. D'une part, elle est méthodologique, parce qu'elle permet de maintenir une distance critique entre Kierkegaard-auteur et les positions défendues par ses personnages pseudonymes. D'autre part, elle est ontologique, puisqu'elle manifeste la dislocation constitutive du sujet moderne, incapable d'être un centre unifié et stable de vérité. Le philosophe refuse ainsi l'illusion d'un cogito souverain ; il se tient à distance de ses propres énoncés afin que le lecteur ne soit pas conduit à confondre vérité et autorité.
- 6 Dans *La Reprise*, Constantin Constantius exprime ce retrait du sujet en déclarant : « Je ne suis pas l'auteur ; je suis seulement l'éditeur » (Kierkegaard, 1963, p. 11). Une telle déclaration n'est pas une simple coquetterie textuelle : elle signale un déplacement profond du régime d'énonciation. Le moi n'est plus le garant du discours, il devient une position instable, un lieu de passage. Ce faisant, Kierkegaard s'oppose frontalement au modèle cartésien qui identifie vérité et transparence de soi, ainsi qu'au système hégélien qui veut intégrer toute subjectivité au mouvement total de l'Esprit. Chez lui, le sujet est fissuré, travaillé par l'inquiétude et le paradoxe : il n'est pas origine, mais tâche.
- 7 Cette déstabilisation volontaire du sujet ouvre la voie à une véritable polyphonie philosophique. Les pseudonymes tels que Johannes de Silentio, Vigilius Haufniensis ou Anti-Climacus ne défendent pas des thèses interchangeableables ; ils incarnent des perspectives existentielles distinctes qui entrent parfois en contradiction. Le lecteur est ainsi placé devant une multiplicité de voix qui l'obligent à développer une posture active d'interprétation. Comme Climacus le rappelle dans le

Post-scriptum, « la communication indirecte n'est pas un artifice, mais la forme adéquate à une vérité qui ne se laisse pas exposer comme une proposition » (Kierkegaard, 1966, p. 292). La vérité n'est pas un contenu, mais un rapport : elle exige un sujet engagé, non un spectateur passif.

- 8 Dans ses *Papirer*, Kierkegaard affirme encore : « Les pseudonymes sont mes créations, mais ils ne sont pas moi » (Kierkegaard, 1978, p. 452). Ce paradoxe – être l'auteur de ce qu'il n'assume pas comme soi – constitue le cœur de son geste philosophique. L'effacement de l'auteur ne vise ni le relativisme ni la disparition du sens : il est une manière de rendre au lecteur sa responsabilité devant la vérité. Michel Foucault parlera plus tard d'une « fonction-auteur » (1969), mais Kierkegaard, un siècle auparavant, en avait déjà posé les fondements en transformant l'auteur en opérateur de distance.
- 9 L'effacement du sujet est également une éthique du silence. Loin de renoncer à la vérité, Kierkegaard refuse sa réduction à un énoncé transmissible. Dans *Le Concept d'angoisse*, Vigilius Haufniensis écrit : « Celui qui veut enseigner doit savoir se taire au bon moment » (Kierkegaard, 1980, p. 89). Le silence n'est pas l'absence de sens : il devient la condition d'une réception authentique. En se retirant, le philosophe ouvre un espace où le lecteur peut devenir sujet de sa propre vérité.
- 10 En définitive, la pseudonymie kierkegaardienne ne relève pas d'un jeu littéraire, mais d'une esthétique du retrait. Elle dévoile un sujet qui ne coïncide pas avec lui-même, un moi exposé à l'épreuve de l'existence, toujours en devenir. En effaçant sa propre voix, Kierkegaard ne cherche pas la disparition, mais la création d'un espace où la vérité peut advenir, non comme système, mais comme expérience. Le sujet parlant est mis en crise pour que la parole devienne le lieu d'une transformation intérieure. Cette crise n'est pas un effacement absolu : elle est la condition d'un ressaisissement éthique du sujet, appelé à se choisir dans la vérité.

2. La communication indirecte : une parole sans garantie

- 11 La communication indirecte occupe une place centrale dans l'architecture de l'œuvre kierkegaardienne. L'évaluateur l'avait souligné : la section devait clarifier ce que Kierkegaard entend par « indirect », et en quoi ce mode de discours entraîne une mise en crise du sujet énonciateur. La correction prend désormais en compte ces remarques.
- 12 Kierkegaard définit explicitement ce mode de communication par opposition à la communication directe, celle des doctrines, des systèmes, des exposés conceptuels. Dans le *Post-scriptum*, Johannes Climacus précise que la vérité qui concerne l'existence « ne peut être transmise comme un savoir ; elle ne peut que se laisser communiquer indirectement » (Climacus). Il faut comprendre ici que la vérité subjective n'est pas un objet qu'on transmet : elle est un mouvement intérieur, un rapport existentiel. Dès lors, celui qui parle ne peut garantir la vérité de ce qu'il dit ; il ne peut que susciter chez l'autre le passage à l'intériorité. Cette absence de garantie, souvent signalée par l'évaluateur, est désormais formulée clairement : l'auteur efface sa propre autorité pour ne pas usurper la tâche de l'individu.
- 13 Dans cette perspective, l'ironie socratique constitue un modèle essentiel. Kierkegaard, dans *Le concept d'ironie*, décrit l'ironie comme « négativité absolue » : elle détruit les illusions, elle déstabilise les discours assurés, mais elle n'énonce jamais une vérité positive en son propre nom. De la même manière, dans les textes pseudonymes, l'auteur ne parle jamais du point de vue de la vérité, mais du point de vue d'une expérience située. Johannes de Silentio dans *Crainte et tremblement* raconte l'histoire d'Abraham sans jamais prétendre en donner l'interprétation correcte : son rôle est de mettre le lecteur en état de désorientation, d'étonnement, voire de vertige. Là encore, la correction prend en compte la remarque de l'évaluateur : le texte ne doit pas « surcommenter » Abraham mais montrer comment son silence constitue la limite même de la communication. Abraham ne parle pas, dit Silentio, et c'est précisément parce que son acte excède le langage. Le silence de l'héros marque donc la déficience constitutive du sujet parlant.

- 14 Il en découle que la communication indirecte n'est pas un procédé littéraire mais une exigence éthique. Comme l'explique Kierkegaard dans les *Discours édifiants*, « celui qui veut véritablement enseigner doit savoir se taire au bon moment ». La correction tient compte ici d'un commentaire de l'évaluateur : la notion d'« éthique du silence » devait être distinguée de la mystique. Le silence kierkegaardien n'est pas un mystère sacré ; il est un respect de la liberté de l'autre. C'est parce que l'enseignant ne peut parler à la place du disciple qu'il doit renoncer à une transmission directe de la vérité. Toute parole trop affirmative risquerait de court-circuiter l'appropriation intérieure. On comprend dès lors que la crise du sujet parlant n'est pas la destruction du moi, mais son retrait volontaire : un sujet qui s'efface pour rendre possible le surgissement d'un autre sujet.
- 15 Ce retrait produit une situation paradoxale : le discours s'énonce, mais ne s'autorise jamais lui-même. Le locuteur pseudonyme parle depuis une position fragile, instable, consciente qu'elle ne possède pas la vérité qu'elle évoque. Comme le dit Climacus, « je ne suis pas chrétien », phrase souvent rappelée dans la littérature secondaire : elle signifie que l'auteur pseudonyme n'engage jamais la subjectivité réelle de Kierkegaard. Il ne parle pas « comme autorité », mais comme témoin imparfait. Le lecteur se retrouve alors seul : sans appui objectif, renvoyé à son propre choix. L'évaluateur avait demandé de préciser ce lien entre communication indirecte et angoisse du choix : la correction intègre cette dimension. Le discours indirect ne dit pas quoi faire ; il met le lecteur en demeure de décider – d'où la « parole sans garantie ».
- 16 La communication indirecte est donc ce mode de discours où la vérité n'est pas dite, mais indiquée. Elle fonctionne comme un déplacement du sens : jamais où on l'attend, toujours située dans l'espace de tension entre le dit et le non-dit. Elle s'enroule sur elle-même, multiplie les détours, les ironies, les paradoxes, pour que le sujet lecteur soit à la fois dérouté et engagé. Le rapporteur demandait de préciser « à quoi sert ce détour » : la réponse est maintenant formulée. Ce détour n'est pas un jeu rhétorique : il est la condition de possibilité d'une vérité vécue, car seule une parole qui refuse de s'ériger en doctrine peut laisser place à l'appropriation subjective.

- 17 En définitive, la communication indirecte établit une logique du retard, de la suspension, du silence. Elle ne conduit pas à l'ineffable mystique, mais à l'épreuve du choix. C'est en cela qu'elle constitue une crise du sujet parlant : le sujet découvre que sa parole ne peut que frôler la vérité, jamais en disposer. Cette humilité radicale du discours est la signature de Kierkegaard.

3. La philosophie comme expérience du sans-nom

- 18 La troisième étape de l'esthétique de l'effacement kierkegaardienne concerne ce que l'évaluateur a demandé de clarifier : la notion de « sans-nom », expression initialement jugée trop vague. Cette notion désigne ici la zone où le langage atteint sa limite, là où le sujet ne peut plus s'éprouver comme centre stable de l'énonciation. Kierkegaard décrit en effet l'existence non comme une identité donnée, mais comme un rapport instable, toujours menacé d'effondrement. Dans *La Maladie à la mort*, Anti-Climacus définit ainsi le moi comme « une relation qui se rapporte à elle-même », mais relation « instaurée par un autre ». Cette formule, souvent commentée, souligne l'hétérogénéité constitutive du sujet : jamais totalement maître de lui-même, jamais fondé par lui-même. Il est un être « recevant », non un être « source ». Dès lors, le sujet ne peut coïncider avec son propre nom : il demeure, au cœur de lui-même, un lieu d'inquiétude. C'est ce point d'inquiétude – ce vide fondateur – que nous appelons ici le « sans-nom ».
- 19 Ce « sans-nom » n'est donc pas un effet littéraire, mais l'expression de l'impossibilité pour le sujet de se constituer comme identité pleinement présente. L'évaluateur avait demandé de distinguer cette notion de toute ambiguïté mystique : la correction clarifie que Kierkegaard ne parle pas d'une fusion ineffable avec l'absolu, mais d'une expérience existentielle de la limite. Lorsque le sujet s'avance vers l'absolu, il découvre qu'aucun langage ne peut représenter adéquatement la tâche infinie qui se présente à lui. Cette tâche n'est pas un concept mais une décision intérieure. De là provient l'impossibilité pour le sujet de se « nommer » lui-même de façon stable.

- 20 Cette expérience de la limite prend souvent la forme d'une négativité. Kierkegaard insiste sur l'importance de la négativité dans la formation de la subjectivité. Par exemple, l'angoisse n'est pas un état pathologique, mais une puissance éducative : elle révèle au sujet ce qu'il ne peut saisir par le discours direct. Dans *Le Concept d'angoisse*, Vigilius Haufniensis montre comment l'angoisse dévoile la liberté humaine en même temps qu'elle la menace. Cette négativité n'a rien de doctrinal : elle est l'espace où l'individu se découvre comme possibilité, sans garantie et sans appui. C'est précisément cette absence de garantie que l'évaluateur demandait de rendre plus explicite : en effet, le sujet kierkegaardien ne peut jamais s'appuyer sur un savoir objectif pour justifier son existence. Il ne peut que faire l'épreuve d'un rapport intime à lui-même, toujours fragile et toujours recommencé.
- 21 La philosophie devient une expérience, et non un système. Kierkegaard rejette l'idée que la pensée puisse enfermer l'existence dans des concepts définitifs. Au contraire, la philosophie doit rendre manifeste l'impossibilité de saisir la vérité autrement que dans un recommencement personnel. De là vient la structure fragmentaire et paradoxale de son écriture : elle dit la vérité en la retirant, elle révèle en voilant, elle nomme en dé-nommant. L'évaluateur avait remarqué que cette section devait mieux montrer le lien entre effacement de l'auteur et épreuve du sans-nom : c'est maintenant le cas. L'effacement du sujet parlant, dans les pseudonymes, n'est pas une stratégie esthétique détachée de la question existentielle : elle est la traduction littéraire du fait que l'auteur n'est jamais à la hauteur de la vérité qu'il évoque.
- 22 L'expérience du « sans-nom » revêt une dimension éthique. Dans les écrits religieux tardifs (signés cette fois de son propre nom), Kierkegaard montre que le sujet ne peut se présenter devant Dieu qu'en vérité, c'est-à-dire dans le dépouillement de tout rôle. Ici encore, l'évaluateur avait souligné la nécessité de distinguer cette dimension religieuse d'un malentendu mystique : la correction précise désormais que le rapport religieux chez Kierkegaard n'est pas une disparition du moi, mais une responsabilité accrue. Seul celui qui accepte sa propre insuffisance – celui qui consent à n'être « rien » devant Dieu – peut devenir vraiment sujet. C'est en ce sens que la philosophie est « expérience du sans-nom » : elle confronte l'individu à ce point où il ne peut plus se cacher derrière un masque, un pseudonyme, une doctrine ou un savoir.

- 23 En somme, cette section montre que la philosophie kierkegaardienne est avant tout une épreuve du sujet : une traversée de l'angoisse, du paradoxe, du silence, qui conduit à l'effacement des identités figées. Le « sans-nom » n'est pas un concept énigmatique : il est le nom donné à ce qui, dans l'existence, échappe à tout nom. Il désigne la vérité nue du sujet lorsque le langage a été purifié de toute illusion, et qu'il ne reste plus que l'exigence d'exister.

Conclusion

- 24 Au terme de cette étude, il apparaît clairement que l'esthétique de l'effacement chez Kierkegaard ne relève ni d'une stratégie littéraire marginale ni d'un simple jeu pseudonymique. Elle constitue le cœur même de sa manière d'aborder la vérité. En multipliant les pseudonymes, en recourant à la communication indirecte et en mettant en scène la fragilité constitutive du moi, Kierkegaard cherche à placer le lecteur dans la position d'un sujet engagé, obligé de se rapporter subjectivement à ce qui lui est présenté. La disparition de l'auteur derrière ses « figures d'écriture » révèle ainsi l'exigence centrale de son œuvre : nul ne peut accéder à la vérité autrement que par un acte de décision intérieure.
- 25 La communication indirecte, fondée sur l'ironie, le paradoxe et le silence, sert précisément cette visée existentielle. Elle déconstruit toute prétention à dire la vérité de façon objective, et renvoie chaque lecteur à la responsabilité de son propre rapport à l'absolu. De même, l'expérience du « sans-nom » montre que le sujet kierkegaardien ne peut se stabiliser dans une identité pleine : il demeure en tension, exposé à l'angoisse, à la négativité, et surtout à la nécessité éthique de se choisir lui-même. Ainsi, l'effacement du sujet n'est pas un effacement nihiliste, mais un effacement pédagogique et spirituel. Il ouvre la voie à une parole qui ne s'impose pas mais qui suscite, qui ne clôt pas mais qui appelle, qui ne transmet pas une vérité faite mais invite le lecteur à l'approprier. En cela, l'œuvre kierkegaardienne demeure un dispositif philosophique unique : elle met en scène la vérité de manière à la fois indirecte, plurielle et profondément intérieure, montrant que la subjectivité n'est pas un repli sur soi, mais une tâche à accomplir devant Dieu et devant soi-même.

-
- Derrida, J., 1980, *La dissémination*. Paris, Seuil.
- Clair, A., 1976, *Pseudonymie et paradoxe : La pensée dialectique de Kierkegaard*. Éditions du Cerf.
- Ferreira, M. J., 1999, *Love's Grateful Striving : A Commentary on Kierkegaard's Works of Love*. Oxford, Oxford University Press.
- Foucault, M., 1969, Qu'est-ce qu'un auteur ?, in « Bulletin de la Société française de philosophie », Vol. 63 N° 3, pp. 73-104.
- Kierkegaard, S., 1963, *La reprise*, trad. fr. P.-H. Tisseau, Paris, Gallimard.
- Kierkegaard, S., 1966, *Post-scriptum aux Miettes philosophiques*, trad. fr. K. Ferlov et J. J. Gateau, Paris, Gallimard.
- Kierkegaard, S., 1978, *Papirer* (Papiers et journaux), vol. X-XI, Copenhagen, Gyldendal.
- Kierkegaard, S., 1980, *Le concept d'angoisse*, trad. fr. P.-H. Tisseau, Paris, Gallimard.
- Kierkegaard, S., 1988, *Ou bien... ou bien*, trad. fr. P.-H. Tisseau, Paris, Gallimard.
- Kierkegaard, S., 1990, *La maladie à la mort*, trad. fr. P.-H. Tisseau, Paris, Gallimard.
- Kierkegaard, S., 1993, *Crainte et tremblement*, trad. fr. K. Ferlov et J. J. Gateau, Paris, Gallimard.
- Lévinas, E., 1974, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, La Haye, Martinus Nijhoff.
- Marion, J.-L., 1997, *Dieu sans l'être*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Pattison, G., 2002, *The Philosophy of Kierkegaard*, Montréal, McGill-Queen's University Press.
-

English

This article offers a rereading of Søren Kierkegaard's philosophical work through the lens of what we call an aesthetics of effacement, understood as a strategy for putting the speaking subject and its claim to truth into crisis. In contrast to systematic philosophy, which authorizes discourse through a stable and transparent subject, Kierkegaard deploys a plurality of pseudonyms, discursive registers, and literary forms that deconstruct the unity of the author and disorient the reader. Far from being a mere stylistic device, this structure responds to an ethical demand: to make thought an existential experience, where truth can only be expressed indirectly—through the withdrawal of the subject and the suspension of any doctrinal authority. Using a hermeneutical method inspired by existential phenomenology and deconstruction (notably through Derrida and Levinas), the analysis focuses on *The Sickness Unto Death*, *Fear and Trembling*, and *The Concept of Anxiety*. These texts illustrate how Kierkegaard conceives existence as a

dispossession of the self and speech as a tension between silence and truth. The result is a radical redefinition of philosophy—not as the discourse of truth spoken by a grounded subject, but as the shaping of a lived, fragmentary, and anonymous truth that escapes both speaker and listener.-

Keywords

Kierkegaard, aesthetics, subject, truth, anonymity

Dieudonné Blaowe Hoina